

Aux liqueurs wagnériennes

2013 marque le bicentenaire de la naissance de Richard Wagner. Le nom d'une drogue irrésistible pour l'auteur d'un tout récent – et charnel – portrait du compositeur, aussi documenté que fantasmé.

Par Vincent Borel, illustration Rita Mercedes pour Le Magazine Littéraire



MATSAS/OPALE

On adore détester Wagner. Bruyant, mégaloman, antisémite, opportuniste, et fasciste évidemment. L'homme concentre la somme des horreurs engendrées par la culture occidentale depuis 1883, date de sa mort. Mais reprenons le procès.

Bruyant ? Oui, comme Beethoven à qui Wagner voua une passion effrénée. Sait-on que ce fut Richard, le chef d'orchestre, qui révéla avec une ferveur militante la *Neuvième*, cette symphonie restée inaudible à ses contemporains ? Antisémite ? Certes, mais pour des raisons qu'il conviendrait d'analyser avec sérénité. Cette infamie s'apaisa d'ailleurs au soir de sa vie. Opportuniste ? Bien sûr, comme Lully en son temps, et tout aussi manipulateur que le bouffon de Louis XIV. Mais l'un comme l'autre auraient bien eu tort de ne pas se servir dans la caisse royale quand aucune autre n'était disponible. À ce propos, ne nous laissons plus abuser par le Visconti de *Ludwig*. La nostalgie de Luchino pour l'aristocratie pourrissante, celle de sa propre caste, a biaisé notre regard. Wagner fasciste ? Ce reproche doit être adressé à ses descendants. La faute en revient d'abord à Cosima née Liszt et grandie dans une extrême droite antisémite et monarchiste. Puis à la terrible tribu Wagner, bien éloignée du jeune Richard, anarchiste et révolutionnaire, l'ami de Bakounine, le pourfendeur de monarches.

Peu de créateurs ont suscité autant de crispations. Les gardiens du temple, regroupés dans ces cercles Wagner créés jadis pour récolter les fonds nécessaires à l'édification de Bayreuth, ont interdit de toucher à son œuvre, sacrée, comme à sa personne, sanctifiée. On l'a figée en icône : un bourgeois allemand à la barbe en collier, la tête couronnée d'un béret aussi mou qu'une tourte mal cuite. Ce fatras masque le laboratoire mental d'un homme hypocondriaque, grand adepte de cures thermales et de randonnées en montagne. Mais qui

était-il à 20 ans ? À 30 ans ? Comment s'est construit ce quinquagénaire le quel, en 1865, fit boire à ses auditeurs un philtre sonore, *Tristan et Isolde*, dont l'assuétude perdue ? Car il y a un avant et un après *Tristan*, dans l'histoire de l'art comme dans l'intimité de chaque wagnérien. Techniquement, la recette est plutôt simple. Un accord musical, ouvert et indécis, qui réclame sa résolution pour apaiser le trouble qu'il a suscité. Cette cicatrisation sonore n'intervient que quatre heures plus tard, lors de la célèbre « Mort d'Isolde ». Entre-temps, Wagner a peint les paysages d'un désir jamais rassasié. *Tristan* est un monument élevé à l'orgasme absolu. Tout, dans la musique comme dans le texte, y conduit : tensions et retombées, flux et reflux, désir de mort et épanchement vital, jusqu'à cette idée d'un coït interrompu par le jaloux Melot lorsque le duo d'amour de l'acte II atteint la jouissance.

Imagine-t-on l'impact de *Tristan* sur la société corsetée qui l'accueillait ? Une obscénité, au sens premier du terme. La villa Tribtschen, à Lucerne, où Wagner écrivit *Les Maîtres Chanteurs* et esquisse la fin de sa « Tétralogie », conserve un meuble fascinant, *L'Écrin de Tristan*. Décoré par l'ébéniste Franz Stassen en 1923, il se présente comme un retable médiéval.

Fermé, on y voit Tristan et Isolde en costumes gothiques. Ouvert, il révèle les mêmes, mais nus et enlacés, leurs fesses, leurs dos et leurs cuisses huilés. Le jour, ce meuble n'est qu'une légende bourgeoise ; le soir, il devient une alcôve érotique. Plus récemment, dans *A Dangerous Method*, le film de David Cronenberg, Jung et sa patiente-disciple dissertent sur l'inceste de Siegmund et Sieglinde, le couple-phare de *La Walkyrie*. De leur étreinte naîtra le surhomme Siegfried. Les aspirations wagnériennes sont troubles comme la sexualité du XIX^e siècle. Wagner aimait les dessous de soie. Il portait des culottes de dame. Tristan et plus tard l'Amfortas

À lire

► **Richard W., Vincent Borel**, éd. Sabine Wespieser, 318 p., 22 €. (Lire aussi notre compte rendu p. 31.)

“ **Cocktail de cyprine et de camélia, de sperme et de tubéreuse, la musique de Wagner agit comme un philtre émollit. Guère étonnant que, chez Baudelaire, au rayon des paradis artificiels, le prélude de *Lohengrin* côtoie la confiture de haschich...** ”



de *Parsifal* exhibent à leur flanc une plaie vaginale. Curieuse obsession de la part de celui dont l'ultime opus s'intitule *Du féminin dans l'homme*. Qu'il faille tirer une épée du fourreau, la reforge et conquérir une femme, c'est toujours d'objet érectile qu'il s'agit, même quand le héros tient la lance ayant blessé le Christ sur la croix. Au second acte de *Parsifal*, le ténor et la soprano dissertent de la fascination-répulsion pour la chair désirée mais interdite. Sigmund F., ouvre donc ton divan, aurait-on envie de dire... Pour évacuer la névrose wagnérienne, cocktail de cyprine et de camélia, de sperme et de tubéreuse, Nietzsche célébrera l'amour *sol y sombra* de *Carmen*. Mais le couteau de don José n'est que le modèle réduit du phallus wagnérien. Les livrets de Richard W. affectionnent ces personnages hors morale. Sa musique leur a donné une incandescence jamais atteinte. Comment? Revenons à son laboratoire intime. L'usage intensif de la gamme chromatique est ce vecteur. Wagner altère les sons, joue de l'indistinct, du confus, du trouble, du bifide. Les tonalités sont de moins en moins franches, elles noient l'auditeur dans un océan de sensations. La raison s'efface, le corps chante. Incessantes métamorphoses où les césures s'annulent et les rythmes deviennent un flot illimité. L'œuvre acquiert les dimensions d'un univers en soi. La mélodie continue plonge l'oreille dans un mantra curieusement oriental par son usage de toutes les tonalités possibles. On peut parler d'envoûtement. Le maître de Bayreuth est bien un sorcier. La promesse du plaisir que procure sa musique, tout en nous dérochant sans cesse sa concrétisation, précipite l'addiction. Wagner asservit la sensibilité. Il fréquente ces territoires où le manque et le désir ont leurs racines. Au contraire de Verdi, dont on célèbre aussi le bicentenaire de la naissance, l'œuvre wagnérienne n'est pas celle des passions franches, ombre ou soleil. La sienne est ombre et soleil conjugués. Elle agit comme un philtre émoullent, une drogue douce. Guère étonnant que, chez Baudelaire, au rayon des paradis artificiels, le prélude de *Lobengrin* côtoie la confiture de haschich... Wagner élève à la toute-naissance comme à la toute-puissance. Son ambition fut celle d'un voyant. Alain Badiou et Slavoj Žižek le démontrent, sa volonté d'œuvre totale anticipe le cinéma et la grand-messe rock. Si le lyrisme de Wagner habite la démesure, il nous l'offre comme Prométhée est censé avoir donné le feu aux hommes. Ses révolutions, ses exaltations, son hypocondrie sublimée ont enfanté une modernité radicale et dangereuse. Dès lors, pour le romancier contemporain, le défi n'est plus d'aimer ou de détester Wagner, mais de l'incarner pour mieux s'en dépendre. □